

## **Montrez l'importance du Comte de Chabannes dans La Princesse de Montpensier (nouvelle et film).**

Dans la nouvelle de Mme de Lafayette, le comte François de Chabannes est le seul personnage inventé, mais il joue un rôle capital et pas seulement dans le déroulement de l'intrigue. Il modifie la perception première que l'on peut avoir de l'histoire en contribuant à lui donner une portée et une résonance toutes particulières. C'est ce qui est aussi tout de suite apparu à Bertrand Tavernier dans ses premières lectures qui l'ont convaincu de faire du comte le « personnage pivot » du film. Cette intuition première s'est ensuite vue confortée par le jugement du compositeur Philippe Sarde pour qui la grande histoire d'amour du livre unit Marie à Chabannes. De fait, le réalisateur s'est appliqué à traduire en film les caractéristiques qui donnent sa richesse et sa complexité au personnage, il en a aussi fait un héros de notre temps, porteur des contradictions, mais aussi des valeurs qu'il partage avec le cinéaste.

### **I. Un personnage complexe**

- 1. Le double confident*
- 2. La victime de la passion*
- 3. Le véritable ami?*

### **II. Un héros de notre temps**

- 1. Le professeur*
- 2. L'esprit libre*
- 3. Le noble qui déroge*
- 4. Le vrai chevalier*

### **I. Un personnage complexe**

#### *I. Le double confident*

Mme de Lafayette crée un personnage analogue au confident des tragédies de l'époque, mais l'originalité de Chabannes est de recueillir les confidences des deux époux. Ainsi, la Princesse lui avoue-t-elle son inclination pour le Duc de Guise, puis le tiendra informé de l'évolution de ses sentiments. Elle trouve « un soulagement extrême » à lui en parler. Quant au Prince, il a besoin de Chabannes pour apprendre à connaître une épouse qu'il a si peu vue (« lui demanda confidentement des nouvelles de l'humeur et de l'esprit de sa femme... »).

Cette position médiane fait d'abord du comte le révélateur de l'échec des mariages arrangés. En cela il reflète bien la pensée de la romancière ; elle en fait aussi souvent un médiateur entre les deux époux qu'il essaie de rapprocher quand ils ne se connaissent pas encore, en agissant comme un véritable entremetteur (« dit au prince tout ce qu'il connaissait en cette princesse capable de la lui faire aimer et avertir aussi Madame de Montpensier des choses qu'elle devait faire pour achever de gagner le cœur et l'estime de son mari »). Il essaie plus loin de les réconcilier, quand la jalousie du prince l'amène à réagir violemment après la visite des ducs de Guise et d'Anjou au château («[il] prit soin d'empêcher qu'ils ne se brouillassent tout à fait »). L'échec du comte démontre bien que ce genre d'union est promis à l'échec, cependant, il s'explique aussi par la position plus ambiguë qui est la sienne puisque son amour pour Marie et sa jalousie pour Philippe minent pour ainsi dire ses efforts de l'intérieur.

Bertrand Tavernier multiplie lui aussi des scènes de confiance entre les personnages. Avec Philippe, l'ami du comte, son ancien élève aussi, qu'il retrouve avec joie au début du film. À son retour, le mari s'enquiert auprès de Chabannes des progrès de sa femme, non sans ressentir quelque jalousie du fait de la position privilégiée que ce dernier a acquise, s'autorisant par exemple à nommer la Princesse par son prénom, ce qui lui vaut une mise au point du mari. Cette scène d'intérieur, nocturne, illustre bien l'intimité des deux hommes. De même, le cadre choisi pour la rencontre suivant la venue de Guise, dans le recoin d'un escalier à vis, suggère leur complicité. Cette amitié est aussi montrée par la scène au cours de laquelle Montpensier présente Chabannes au Duc d'Anjou sous sa tente en s'en portant garant malgré ses origines protestantes. On retrouve les mêmes scènes d'intimité avec Marie dans la pièce où ils travaillent, la chambre où

elle se réfugie après le bal ou les couloirs de l'office, mais c'est surtout la nature que le réalisateur a choisi très symboliquement de donner pour cadre à leurs échanges. C'est ainsi au cours d'une promenade dans les prairies à la recherche d'une herbe médicinale que Marie lui avoue pour la première fois, et de façon encore pudique et détournée, son amour pour Guise, c'est sur la terrasse, sous un ciel étoilé qu'ils évoquent la Cour, c'est dans le jardin de la terrasse que Chabannes fera sa déclaration.

Quand Chabannes vient apporter une lettre à Philippe et trouve les deux époux nus dans leur lit, la difficulté de sa position intermédiaire se révèle parfaitement, de celle qui consisterait, selon l'expression familière, à « tenir la chandelle ». L'espèce de provocation que Marie met à sortir nue du lit pour se rapprocher tendrement de Philippe sous les yeux de François, montre bien aussi toute l'ambiguïté de ses relations avec Chabannes dont elle encourage la jalousie.

## *2. La victime de la passion*

Comme Marie et les autres protagonistes, mais de manière encore plus marquée, Chabannes doit illustrer les désordres de l'amour rappelés à l'occasion sous forme de véritables maximes. Ainsi, Mme de Lafayette glisse au moment où il cède à son désir de déclarer sa flamme une formule qui rappelle la portée exemplaire de son œuvre « l'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres. », et plus loin elle y reviendra quand elle devra justifier son revirement : « L'on est bien faible quand on est amoureux ».

À la différence des autres en effet, lui bénéficie de l'expérience d'« âge plus avancé » et, à en croire la nouvelle, d'« un esprit fort sage et fort doux » et sa défaite fera, une démonstration d'autant plus flagrante des ravages de la passion. Pour conduire cette démonstration, Mme de Lafayette détaille très précisément toutes les étapes par lesquelles passe le héros et qui sont autant de défaites. Elle rappelle aussi à chaque fois tout ce qui, justement, aurait dû l'empêcher de sombrer.

Ainsi, malgré le « respect et l'amitié proportionnée à sa qualité et à son mérite », « il ne put se défendre de tant de charmes qu'il voyait tous les jours de si près. » Dans les qualités remarquées d'abord chez la Princesse, la narratrice avait placé en première position la « beauté », mais on a l'impression que ses autres qualités, morales celles-là comme « la sincérité » et son peu de disposition pour la « faiblesse de la galanterie », au lieu de prémunir le comte, ont au contraire renforcé sa flamme au point qu'« il fallut céder et l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fut jamais. »

Remarquablement maître de lui, Chabannes au bout d'un an, malgré la conviction d'être mal reçu, se décide à parler. Son amour, encore renforcé alors par la blessure de son amour-propre après la froideur et le mépris qui accueillent son aveu, le rendra plus jaloux encore de Marie que son époux lui-même.

Et pourtant, la nouvelle blessure qu'il reçoit de la Princesse en découvrant plus tard qu'elle ne le retrouve avec joie que parce qu'elle espère qu'il l'aidera à correspondre secrètement avec son rival, ne l'empêche pas de l'aimer encore davantage. Entre-temps, il est vrai, il constate à quel point « l'air de la Cour » a encore augmenté « sa grâce naturelle ». À ce stade, Mme de Lafayette doit préciser que sa passion était « la plus extraordinaire du monde » pour que l'in vraisemblance de sa décision passe auprès du lecteur.

L'accueil encore plus sévère que la Princesse réserve aux plaintes d'un amoureux platonique souffrant d'entendre régulièrement les échanges galants avec son rival, le pousse enfin à se rebeller et à écrire une lettre d'éternelle rupture avant que, prié par Marie de lui accorder une dernière entrevue, il ne tombe de nouveau à ses pieds.

Une nouvelle étape est franchie dans cette marche au supplice, cette Passion au sens quasi Chrétienne : accepter par amour d'introduire l'amant détesté en « s'abandonn[ant] à un désespoir et à une rage qui le pouss[e] mille fois à donner de son épée à travers le corps de son rival. » Vient le terme et l'ultime paradoxe : décider de prendre la place du rival pour affronter la vengeance du mari à sa place. On le voit, l'amour chez le comte a dû combattre bien des adversaires, et redoutables a priori, la sagesse, la douceur, le respect, l'amitié, l'amour-propre, le ressentiment, le désir de vengeance... et pourtant rien n'y a fait.

En choisissant pour interprète Lambert Wilson que son âge, son physique, son costume, mais

aussi sa diction et son jeu distinguent des autres protagonistes, Tavernier propose une incarnation juste du personnage que l'on voit en effet confronté régulièrement à la tentation de l'amour et de la jalousie. L'extrême réserve de ses déclarations ou de ses comportements n'en soulignent que davantage la violence de ses sentiments comme dans la scène de l'aveu pleine de sous-entendus. Les scénaristes et le réalisateur imaginent les scènes auxquelles la nouvelle ne faisait qu'allusion comme la déclaration d'amour dans le jardin, ils ajoutent même un certain nombre d'autres scènes qui permettent d'amener de manière vraisemblable les échanges entre les deux personnages comme celle du colporteur où se révèlent l'amour toujours vif de Marie pour Guise et la jalousie que Chabannes en conçoit.

### *3. Le véritable ami?*

Et pourtant, malgré cette faiblesse extrême qui le transforme en amant jaloux, Chabannes se révèle en fin de compte peut-être plus fidèle au statut d'ami que mettait en avant le début de la nouvelle. Certes, la narratrice évoque un moment l'ambiguïté des motivations du comte dans son désir de réconcilier les deux époux (« [...] afin de persuader par là à la princesse combien la passion qu'il avait pour elle était sincère et désintéressée), mais elle note tout de même ailleurs qu'il fait preuve d'une « sincérité aussi exacte que s'il n'eût point été amoureux » ou « qu'il oubliait sans peine les intérêts qu'ont les amants à empêcher que les personnes qu'ils aiment ne soient dans une si parfaite intelligence avec leurs maris. ». On constate qu'ici justement, le comte échappe à la loi commune, qu'il parvient à se hisser au-dessus de la condition misérable de l'amant pour accéder à la vertu.

C'est évidemment à la dernière scène que son sacrifice confine au sublime et Mme de Lafayette souligne que « jamais peut-être la fortune n'a mis trois personnes en des états si violents. ». Elle consacre ensuite plus d'une page aux échanges entre Philippe et François transcrits au discours direct, par ailleurs si rarement utilisé dans la nouvelle. Le caractère théâtral de cette confrontation dont l'enjeu est précisément l'amitié, l'alternance des tirades rappelant la tragédie classique, montrent que pour l'auteure il ne s'agit pas seulement du point culminant de l'intrigue, mais du coeur de sa nouvelle, du moment extrême de l'interrogation qu'elle pose et qui demeure ouverte : en se sacrifiant si noblement, Chabannes ne parvient-il pas finalement à occuper la place si convoitée de l'amant de Marie sans que cette dernière puisse le contredire du fait de la situation ?

## **II. Un héros de notre temps**

### *1. Le professeur*

La nouvelle mentionne bien que le comte a formé la Princesse en l'absence de son mari (« [...] il la rendit en peu de temps une des personnes du monde la plus achevée »), mais c'est Bertrand Tavernier qui choisit délibérément de développer cet aspect qui correspond bien au parcours qu'il entend faire suivre à son héroïne s'affranchissant progressivement des entraves de son éducation et de la société par la culture et l'expérience. Le film montre plusieurs scènes au cours desquelles Chabannes forme sa jeune élève dans toute une série de domaines et selon des méthodes variées. Il apparaît en cela comme une incarnation de l'humaniste de la Renaissance, cultivé, ouvert et maîtrisant tous les domaines du savoir : le latin, la poésie, la théologie mais aussi l'astronomie ou la botanique. On songe à la journée de Gargantua telle que la décrit Rabelais avec les multiples disciplines enseignées selon des méthodes modernes d'observation et d'expérimentation par exemple.

### *2. L'esprit libre*

Mais c'est avant tout dans le domaine de la morale, ou de la philosophie de la vie en général, que l'influence de Chabannes se fait sentir. Là aussi, et comme toujours, Mme de Lafayette demeure assez allusive mais une formule comme celle qui clôt la nouvelle « le plus parfait ami qui fut jamais », en plus d'insister sur cette position particulière du comte, suggère aussi qu'il a offert à la Princesse un modèle de vie. Dans le film, c'est tout d'abord sa capacité à prendre ses distances avec les dogmes et la religion que Tavernier a voulu mettre en valeur. S'il se montre en effet tout à fait cultivé dans ce domaine, il refuse en fait de choisir son camp entre catholiques et protestants. Il perd ainsi dans un premier temps sa seigneurie, devient un banni contraint de vivre en marge,

jusqu'à ce que le Duc d'Anjou se rende aux raisons de Philippe. Notons cependant que la leçon est à double sens, car c'est au contact de Marie, de ses questions, de ses révoltes aussi, que Chabannes s'ouvre lui-même, accepte de remettre en question ses préjugés.

Il est ainsi amené à substituer progressivement aux réponses toutes prêtes (que le scénario fait sortir ironiquement de la bouche de saint Jean Chrysostome, « bouche d'or »...) de véritables interrogations : est-il catholique ou protestant ? A-t-il la foi ? Le plus important n'est-il pas l'amour ? Où se situe vraiment le péché ? Que signifie se sacrifier par amour ?

### *3. Le noble qui déroge*

Ce sont aussi les conventions sociales de l'Ancien Régime dont semble s'affranchir le personnage, dans le film seul cette fois. On fera observer que, pratiquement dans toutes les scènes, il apparaît occupé à quelque activité manuelle. Ce n'est même pas un roturier, c'est presque un domestique déjà et ce, avant même qu'il ne le devienne de fait pour payer sa pension à l'auberge de Paris. On le voit donc par exemple cueillir des herbes, s'occuper du jardin, couper du bois, cirer une selle, bouchonner les chevaux. Somme toute, il semble plus à l'aise dans le cadre rustique de Mont-sur-Brac que dans l'atmosphère raffinée de la Cour.

### *4. Le vrai chevalier*

C'est que la noblesse du personnage pour Bertrand Tavernier réside ailleurs. Dans la nouvelle déjà, il est le seul dont les éminentes qualités célébrées au début du livre, soient non seulement maintenues, mais même transcendées. Les vertus « nobles » de Montpensier, Guise ou Anjou, tiennent en effet du masque qui couvre des naturels violents, dominateurs, calculateurs. Chabannes, lui, accepte finalement de renoncer à tout ce qui relève davantage de l'amour-propre dénoncé par un la Rochefoucauld, de s'abaisser par amour, mais, par là même, il est le seul à faire preuve d'une vraie grandeur d'âme et de la chevalerie véritable, celle du fin amor des romans courtois puis précieux mais revisité à la lumière plus grave du jansénisme.

C'est ce que montre aussi le film en ajoutant une dernière caractéristique tout à fait capitale : le pacifisme, le refus de la violence. Tavernier a cherché ce qui avait pu vraisemblablement pousser le personnage à quitter la guerre et a imaginé le meurtre de la femme enceinte. Durant tout le film, jamais Chabannes ne se bat, sauf pour sauver la femme au cours de la Saint-Barthélemy comme s'il pouvait racheter par là sa faute originelle. Le choix d'encadrer le film entre ces deux scènes emblématiques est fondamental et se trouve encore renforcé de deux façons. Tout d'abord de manière un peu accidentelle : le cinéaste a dû renoncer aux scènes prévues dans le scénario qui montraient le voyage de la Princesse et du comte jusqu'à Paris. Au cours de celui-ci, François devait combattre pour défendre sa protégée contre des brigands. Cette scène de combat, anticipée si l'on peut dire, aurait diminué la force et la portée du dénouement. Le deuxième renforcement est tout à fait volontaire celui-là. Dans la nouvelle, quand le Prince surprend le Comte dans la chambre de sa femme, il ne peut se battre avec lui (malgré les craintes de Marie) puisque, précise Mme de Lafayette, il « n'a pas d'arme ». Dans le film au contraire, Tavernier a choisi de dramatiser cette confrontation : Philippe est armé et il essaie d'obliger François à se battre, il veut le forcer à se saisir de l'épée qu'il lui tend, mais ce dernier refuse et se montre prêt à se laisser tuer plutôt que de combattre.

Finalement, le film qui semble transformer le personnage, le moderniser, agit surtout comme un révélateur de ce qui existait déjà à l'état latent dans le texte, comme entre les lignes. Il est clair en tout cas que la romancière a choisi de faire de ce personnage, qui aurait pu au départ sembler secondaire, non seulement le pivot de l'intrigue, mais une référence à tous les sens du terme. Bertrand Tavernier lui donne une traduction contemporaine sans doute, et même, dans une certaine mesure, en fait un peu son porte-parole sur les questions les plus essentielles de la vie. Il ne trahit pas pour autant l'oeuvre qu'il relit, il actualise plutôt ses virtualités et en révèle la richesse et le caractère universel.